

ternités considérables. Ces associations fondées ou restaurées, M. Graton s'occupa de les maintenir. Il les voulut florissantes et elles le devinrent, grâce à l'énergie, à l'activité, à la constance de son zèle, grâce à l'effort de son travail au confessionnal et en chaire.

* * *

Ce fut presque au début de ce laborieux ministère que M. Graton se sentit frappé de la maladie dont il devait mourir, le diabète. Le mal était tout bénin à son origine, si bénin qu'il semblait facile d'en arrêter les progrès par des précautions, un régime sévère, des habitudes régulières d'exercice et de mouvement. Mais M. Graton pouvait-il s'astreindre à ces exigences ? le voulut-il ? Le mal s'aggrava donc. Il y eut une première crise en 1890, qui fut comme un solennel avertissement, *responsum mortis*, selon le langage de l'Apôtre... Et pourtant M. Graton ne voulait point mourir encore. Il lui semblait que son œuvre n'était point finie à Sainte-Rose, et il faisait si bon vivre à ce foyer du presbytère, au sein de cette riante nature de la rivière des Mille-Iles, parmi les doux plaisirs de l'étude et de l'amitié, parmi les joies meilleures encore de la prière et des œuvres pastorales. M. Graton recourut à la médecine et lui demanda tout ce qu'elle pouvait donner, au risque de le payer chèrement : la médecine donna quelques adoucissements et beaucoup d'illusions, mais le mal resta, faisant son travail, minant sourdement l'organisme, troublant les fonctions vitales. La mort venait lente mais sûre. Ce fut en vain que M. Graton fit pendant l'hiver dernier un long séjour à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il revint au printemps à Sainte-Rose, "pour y mourir," disait-il... ou pour vivre, car il espérait vivre encore. Mais il n'y avait plus d'illusion possible ; la maladie première s'était compliquée d'une laryngite opiniâtre qui laissait voir des symptômes de phtisie, et le malade s'affaiblissait de jour en jour. Il eut encore pourtant, le 2 juin, la force de recevoir Mgr l'archevêque à la visite pastorale ; mais